

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1898-99 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairaient même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

L'Emeute à Paris.

Le peuple français—et sous ce titre, nous ne comprenons pas seulement les populations turbulentes et factieuses des faubourgs de Paris et de trois ou quatre grandes villes de province, mais la nation entière, qui se compose des populations laborieuses et intelligentes du pays, — villes et campagnes. — Le peuple français, diéon-nous, est essentiellement conservateur. Ses deux principales qualités sont l'amour du travail et le besoin de faire des économies. Deux choses qui deviennent impossibles sous le régime de l'éméute et en temps de révolution. C'est précisément cet esprit essentiellement conservateur, nous dirions volontiers—ultra-conservateur, qui a souvent permis à une secte politique, connue sous le nom de Jacobins, de grouper autour de ses chefs, quelques milliers de malheureux, de vaillants, de paraisseux, à la tête desquels ses chefs marchaient à l'assaut du pouvoir et "en un tour de main", suivant une expression restée célèbre, s'emparaient des ministères et, par les ministères, de tous les rouages du gouvernement, sur toute l'étendue du pays.

Le Jacobinisme ne date pas d'aujourd'hui; il est sorti de la révolution de 1789; il a pris des proportions colossales, monstrueuses, en 1793, et, depuis lors, il n'a cessé de fomenter des troubles pour arriver à dominer la nation. Ce qui fait sa force, c'est précisément l'esprit conservateur des populations qui, étant donné un "coup de main" heureux, en acceptent les résultats, quels qu'ils soient, pour avoir la paix et reprendre, le plus tôt possible, leurs laborieuses occupations ordinaires. Telle est la triste perspective dont la France est aujourd'hui menacée; et si elle ne sait pas se lever à temps et réprimer les

fauteurs de désordres, elle est exposée à une série de tourmentes qui peuvent engendrer d'épouvantables catastrophes. Nous ne croyons cependant pas que la République française se laisse réduire à de pareilles extrémités; elle a un gouvernement qui saura, en temps et lieu, déployer la force et l'énergie que le pays a le droit d'attendre de lui.

Nous n'avons donc pas lieu de nous inquiéter outre mesure, des événements de dimanche soir, et de la journée d'hier.

Les anarchistes ne redressent le front que quand on ne sait pas leur tenir tête.

Un grand procès se poursuit devant une cour martiale. Laissons la justice accomplir son œuvre. Quel que soit l'arrêt, il vaudra toujours mieux que l'émeute et les troubles de la rue, quel que soit, d'ailleurs, le parti qu'il favorisera.

Bureau de Drainage

Prochaines nominations par le Maire.

Nous allons donc connaître les membres du prochain Bureau de drainage. Le maire a résolu de faire ces nominations le plus tôt possible afin de les soumettre à la population et au Conseil de Ville qui auront ainsi le temps de faire connaissance avec eux, d'étudier leur passé et de les accepter en pleine connaissance de cause.

Voici dans quelles conditions ils sont éligibles :

Ils ne pourront avoir aucun intérêt, direct ou indirect, dans l'exécution des travaux, ni dans aucun contrat ayant trait à ces travaux. Ils ne pourront prendre part aux profits et pertes des travaux ou des contrats, que six mois après qu'ils seront sortis du Bureau.

Aucun membre ne pourra servir de caution à un entrepreneur de travaux. Enfin, ils devront tous être propriétaires fonciers et contribuables pour la ville de la Nouvelle-Orléans, depuis un certain temps, avant d'être élus membres du Bureau.

Nous ignorons les choix faits in petto par M. Flower; mais nous connaissons son honnêteté, son intelligence, son zèle. Nous sommes persuadés d'avance qu'ils seront excellents, et par conséquent, acceptés avec enthousiasme.

Ces choix devant être publiés, dans un ou deux jours, le Conseil de Ville pourra porter son jugement sur eux en parfaite connaissance de cause, dans sa réunion du 29 courant.

Le nouveau bureau pourra immédiatement entrer en fonctions.

NOMINATION

—DANS LE—

Département de l'Incendie.

En vertu des règlements du service civil, les membres du Bureau des commissaires du département de l'Incendie, ont tenu, hier, une séance extrêmement intéressante.

Il s'agissait de remplir une vacance de chauffeur, la place devant être donnée à celui qui passerait le meilleur examen.

Six concurrents se sont présentés: MM. Coleman, de la compagnie No 15; Sol W. Pace, même compagnie; P. Grogan,

de la compagnie No 6; W. O. Crais, de la compagnie No 3 J. C. Frigerio, de la compagnie No 17, et Gauthreaux.

Plusieurs questions ont été posées aux candidats sur les connaissances requises pour remplir convenablement l'emploi.

Les six candidats y ont répondu d'une façon très satisfaisante; mais c'est à M. Gauthreaux que les commissaires ont cru devoir accorder la place. Ses réponses étaient plus claires et plus correctes.

M. Gauthreaux était déjà employé dans une compagnie de pompiers. L'emploi qu'on vient de lui accorder, élève de \$5 son salaire mensuel.

Que les commissaires fassent toujours de pareilles nominations, et personne ne songera à leur faire la guerre.

LES ORIGINES

DE L'EMEUTE A PARIS.

Presses Associées.

New York, 21 août.—Le «Herald» dit, à propos des émeutes qui ont eu lieu, dimanche, à Paris :

«Sébastien Faure est un type d'anarchiste doucereux et grand faiseur de théories. Tout en soutenant des actes comme celui de Vaillant qui a jeté une bombe en plein Chambre des Députés, il se garde bien de prendre une part active à la Propagande par le fait et il n'a été condamné à une courte détention que pour ses harangues et ses écrits anarchistes.»

Sébastien Faure a été un des premiers à se rallier au parti de la révolution. Les sports que l'on a reçus jusqu'ici gardent le silence sur les causes des troubles de Paris; mais voici probablement ce qui les a provoqués. Faure et d'autres chefs anarchistes et socialistes ont convoqué un meeting de leurs partisans, à propos du siège de la rue de Chabrol, car il n'y a pas que les anarchistes et socialistes qui se soient mis en mouvement; les révisionnistes ont aussi donné signe de vie en cette circonstance.

Il est plus que probable que Sébastien Faure avait d'autre but en convoquant un meeting que de faire adopter quelques résolutions platoniques, après de dissoudre le meeting, après quelques engagements avec la police.

Mais parmi ceux qui ont pris part à la démonstration, quelques-uns se sont mis à la tête. On donne leurs noms; mais ce sont des inconnus.

Combien durera le procès

Dreyfus.

Presses Associées.

New York, 21 août.—Gen. Clémenceau envoie de Paris la dépêche suivante au «Journal and Advertiser» :

«Le procès de Dreyfus, à Rennes, durera plus longtemps qu'on ne l'a cru d'abord il ne sera pas terminé le 1er septembre. Il y a en ce moment devant la Cour assez de témoins à entendre pour prendre tout son temps jusqu'au 3 septembre. Chaque jour, il surgit de nouveaux témoins qui viennent grossir la liste. Si l'on y a à élucider certaines questions capitales, pour telles que le faux Mercier-Schneider et une autre grosse affaire, dont il n'a pas encore été parlé et dans laquelle les généraux Mercier et Chanoiné sont fortement impliqués. Tout cela prendra plusieurs semaines. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que les débats se terminent avant le 10 ou 15 septembre. Je crois même que l'affaire se prolongera davantage encore.»



Le colonel Jouaust.

Le colonel Jouaust (Albert), est Breton. Né à Rennes le 28 janvier 1840, il fut admis à l'École polytechnique en 1858 et nommé sous-lieutenant le 1er octobre 1860. Il choisit l'arme de génie, et la plus grande partie de sa carrière est écoulée en Afrique.

Le 1er octobre 1862, il est nommé lieutenant au 3e régiment du génie, et capitaine le 18 décembre 1863. En 1866, il est détaché au service du génie de la place de Perpignan et envoyé à Tébessa en 1868.

Après avoir servi deux ans en sous-ordre, le capitaine Jouaust fut nommé commandant du génie de Tébessa, par décision du 13 février 1870, et le 2 octobre de la même année, il est envoyé à Batna, n'ayant pu obtenir la faveur d'aller combattre avec ses camarades sur la frontière envahie par les Allemands.

Affecté ensuite au génie d'Alger, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 mai 1873, puis envoyé successivement à Rennes et à Loriet. Nommé au grade supérieur dans cette dernière position, le commandant Jouaust passa trois ans plus tard à l'état-major du 11e corps d'armée, à Nantes.

En 1886, il est nommé chef du génie à Champigny (direction de Paris) et retourne l'année suivante à Rennes, où il est promu officier de la Légion d'honneur.

Lieutenant-colonel en 1890, il est envoyé en 1892 à Bastia, en qualité de directeur du génie.

En 1894, il revient à Rennes et, le 23 mars 1895, il est nommé colonel et maintenu à son poste.

La carrière militaire du colonel Jouaust, on le voit, ne comporte aucun fait de guerre.

Mais, partout où il a passé il a laissé la réputation d'un officier laborieux, très intelligent, très adroit, à qui il n'a manqué que l'occasion de se signaler, comme tant d'autres, par quelque action d'éclat.

Le colonel Jouaust figure avec le No 5 au tableau d'avancement pour le grade de général de brigade de son arme.

REMEDe CONTRE UNE ENTORSE.

La première chose à faire lorsqu'une entorse est produite, c'est de plonger le membre dans l'eau la plus froide qu'on puisse trouver, dans la glace si l'on peut s'en procurer.

Une condition essentielle est de prolonger l'action du froid pendant le temps nécessaire pour prévenir la réaction, c'est-à-dire pendant plusieurs jours. Les irrigations d'eau froide continues sont un excellent moyen.

La compression méthodiquement appliquée est également très efficace.

Il faut condamner l'articulation au repos le plus absolu et ne recommencer à la faire agir que lorsque les accidents sont entièrement dissipés.

UNE CHEMISE DE SOIREE

—DE—

DUMAS PÈRE

Madame Mathilde Shaw, qui a connu l'ancien des Premiers Ministres à ses dernières années, raconte dans la Nouvelle Revue, ses souvenirs sur le grand romancier, souvenant l'indécise parfois, plusieurs fois. Nous en extrayons cette page typique, où le conteur nous donne une idée de l'homme et de son caractère.

Quand je retournai chez Dumas, environ un mois après, il était couché, fort souffrant, dans son grand lit bas, qui faisait face au beau portrait de son fils, par Horace Verneil.

«Que tu arrives bien», me dit-il. «Je suis malade; j'ai besoin de tisane, et j'appelle en vain Nathalie, je crois qu'on m'a laissé tout seul. Qui t'a ouvert la porte? «Personne, lui dis-je, elle n'était pas fermée.»

Nous causâmes un instant, puis il me pria de lui faire une tasse de tilleul.

La cuisine était déserte, et le fourneau éteint. Je trouvai, néanmoins, de quoi faire du feu, et bientôt je lui apportai sa tisane. — Il but avec grand plaisir et me remercia.

«Sa figure était dans un triste état—quelque éruption de la peau—qui la rendait bouffie, rouge et luisante. «Et dire qu'il se fait aller en soirée! Je crus qu'il plaisait; mais c'était sérieux. Il était invité et attendu à la réception d'un ambassadeur à Paris. «Je ne puis me dispenser d'y aller», ajouta-t-il, «d'autant plus que je dois m'y rencontrer avec une femme charmante, Mme K... l'épouse d'un diplomate italien.»

«Dans l'état où vous êtes, vous ne devriez vous rencontrer avec personne, ce soir», lui dis-je.

«Baste, baste, aie la bonté de regarder dans le tiroir de ma commode, et de me dire si tu y vois un peu de linge pour moi et une cravate blanche?»

«En bien?» interrogea-t-il de son lit. Je lui détaillais ce que renfermaient les tiroirs.

«C'est affreux ce que l'on me néglige quand je suis malade! Que vais-je faire pour m'habiller!»

Il resta un instant pensif, puis ajouta :

«Mon bon enfant, regarde dans le secrétaire, là», fit-il en me désignant de la main le tiroir où il mettait quelques pièces d'or, quand il en avait!

Je regardai. Celui-là était complètement vide.

«Pas possible! regarde encore.»

Je lui apportai le tiroir sur son lit.

«Ah! je me rappelle», fit-il avec tristesse. Je me rappelai aussi, moi, que peu de temps auparavant, j'avai vu deux mains très mignonnnes fouiller sans gêne la paquette réservée, et que je n'avais pu m'empêcher de dire ce que je pensais devant la jolie femme qui commettait cette vilaine action.

Ce à quoi, Dumas, en riant, m'avait répondu : «Ne te fâche pas, mon bon enfant. Si je n'ai plus d'argent, il y a du macaroni à la cuisine, et je vais t'en apporter un dont tu te souviendras.»

Mais, à présent, il n'avait ni l'un ni l'autre, le cher grand homme!

«As-tu quelque argent sur toi», me demanda-t-il, «et pour-tu me le prêter?»

«Oui, certes», dis-je; «comme?»

«Asses pour avoir une chemise de soirée. Et si tu veux bien, tu me rendras le service d'aller me l'acheter, en prenant bien vite une voiture. Surtout, ne reviens pas les mains vides.»

«Et qui sait même s'ils y sont encore?»

«Si on n'est pas revenu une seconde fois fouiller la grotte.»

«Si on ne les a pas trouvés! — Ah! malheur! malheur!»

«Voyons, expliquez-vous, dit le président qui commençait à s'impatienter.»

Goliath et Bastille racontèrent leurs aventures et comment Marigny les avait sauvés des mains des forestiers.

Marigny les écoutait avec une émotion facile à comprendre.

Il avait entendu leurs exclamations tout à l'heure.

Ce papier, qu'il croyait si bien perdu, c'était eux, les deux braves gars, qui l'avaient trouvé!

Et le hasard avait voulu qu'il ne fût pas détruit.

Il était alors près de huit heures du soir, et certes il n'y avait pas de temps à perdre pour en trouver une.

Très vite, en voiture de remise, j'allai successivement dans les grands magasins qui n'étaient pas encore fermés.

Les chemises de toute sorte me manquaient pas, là; mais sa mesure y manquait. «Nous pouvons vous faire ces chemises sur commande; vous les aurez dans quatre ou cinq jours», me dit un commis.

J'étais désolée, car je tenais à faire plaisir à mon vieil ami.

Soudain, je me rappelai une boutique excentrique, tout en haut des Batignolles, devant laquelle j'avais passé un jour en omnibus. Son enseigne bizarre avait attiré mon attention. Elle portait : «A la chemise d'Hercule».

On allait fermer comme j'y arrivai. Quand j'eus demandé si l'on avait son numéro, les deux jeunes femmes qui étaient là me répondirent un «non» unanime. Mais l'une d'elle remarqua : «Je crois qu'il nous reste encore une chemise de cette mesure pour-tant; seulement elle est en couleur.»

Rn couleur pour aller en soirée! Que faire!

«Voyons», dis-je. Je vis et je restai hébétée.

Sur un fond blanc, des diables rouges enroulés dans des damés dans des flammes jaunes! Le plastron «diabolique», très emporté, étincelait tout luisant.

Je fus sur le point de refuser cette «couleur» extraordinaire; mais je songeai à la phrase de Dumas : «Surtout ne reviens pas les mains vides», et je la pris.

«Que tu as été longtemps, mon bon enfant. Enfin, as-tu trouvé?» me dit Dumas qui, pendant mon absence, s'était levé.

«Oui et non», c'est à dire pas tout à fait ce que vous voulez. C'est une chemise de couleur que je vous apporte.»

Il se dressa brusquement et s'exclama :

«Une chemise de couleur pour aller en soirée! Tu es donc folle, mon bon enfant!»

Je lui expliquai alors toutes mes recherches inutiles.

«Enfin, montre-la-moi cette chemise!»

Prudemment, redoutant l'explosion de ses colères africaines, je posai le petit paquet près de lui et allai vers la porte.

Il ouvrit, et alors... comme le calme profond qui dans les tropiques précède les ouragans, il resta immobile à contempler les dessins fantastiques. Puis, soudain, la tempête éclata, et la chemise sous ses pieds, il fit entendre de vrais rugissements.

Ces colères-là sont terribles, mais elles ne durent pas. Néanmoins, je trouvai préférable de m'en aller.

Il vint à moi et, plus calme, me dit : «J'irai quand même. Attends-moi un moment, je te prie.»

Il ramassa la chemise et passa dans son cabinet de toilette.

Quand il revint il était ainsi vêtu : un pantalon, un habit et un gilet noirs, lequel, très bas ouvert, montrait dans toute sa splendeur le plastron de sa chemise!

Il avait sans doute oublié la couleur rouge de la seule cravate qu'il y eut dans sa commode, car sa fureur recommença quand il se vit obligé de la mettre.

La voiture que j'avais prise l'attendait. Il y monta sans me dire un mot—évidemment très en colère, et je le quittai triste et anxieuse.

An bout de quelques jours, un mot de lui m'arrivait, disant : «Viens vite, mon bon enfant. J'ai beaucoup à te dire.»

Je le trouvai radieux, et n'y comprenant rien, il m'expliqua :

«Tu parles! Revenus sur l'autre rive, ils s'assirent.»

«Sûr que la bourre y est toujours! dit Goliath. Débarrasse-tien, Bastille, pendant que j'en fais autant avec le mien.»

En un tour de main, ils étalèrent sur une pierre plate la poudre, les balles et les deux bourres.

Celles-ci étaient bien formées, ainsi qu'il l'avaient dit, de feuilles de papier déchirées et froissées, roulées en boules.

M. Labordier les déplaça précieusement.

Dans ces chiffons noirs par la graisse du canon, tenait l'honneur d'un homme.

Goliath, Bastille, Anglade lui-même, penchés sur le magistrat, le considéraient, en retenant leur haleine, infiniment émus de ce mystère, si obscur pour tous, et qui allait s'éclaircir pour eux.

Les morceaux de papier, mis bout à bout, disaient :

«Nous nous sommes battus en duel loyal, mais sans témoin... Et pour que nul châtimement et nul déshonneur n'atteignent celui de nous deux qui aura tué l'autre, nous avons signé, tous deux, librement cette déclaration pour servir à la Justice...»

«C'est à peine croyable, mais j'ai eu un vrai succès. On a pris pour une innovation originale ce qui n'était par du tout que ce que je sais! J'ai été entouré, choyé, et je crois que cette mode prendra maintenant d'aller en soirée avec du linge de couleur.»

«Et la cravate rouge?» lui demandai-je.

«Un autre succès! On a pris ça comme un souvenir de mon amitié pour Garibaldi, et, somme toute, je suis enchanté de ma soirée...»

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les nouveautés de la semaine au West End, sont la grande procession qui a eu lieu lors du couronnement de la Reine Wilhelmina de Hollande. Ce sera le clou de chaque soirée cette semaine.

Viennent ensuite Miss Delca, une chanteuse de valeur qui, non seulement a de la voix, mais est une excellente musicienne; il suffit de l'entendre pour s'en assurer, à voir aussi les frères Wartenberg, habiles jongleurs, qui avec leurs pieds exécutent de véritables prodiges.

Le programme du concert était assez très varié; il a été plusieurs fois, très vivement applaudi.

PARC ATHLÉTIQUE.

Une scène intéressante, hier, au Parc Athlétique. M. Clivette, au nom du public, au nom de la direction et des artistes, a présenté une superbe médaille à l'excellent musicien et chef d'orchestre que l'on appelle Schilzony.

Les amateurs de musique, très nombreux à la représentation, ont chaleureusement pris part à cette démonstration.

Après M. Clivette, qui s'est surpassé, hier soir, Misses Leslie et Andley se sont fait bravement applaudir.

Citons, en finissant, les exécutions de deux pages les plus remarquables de Meyerbeer, de Leoncavallo, de Souza et de Schilzony.

MOTS POUR RIRE.

Les bonnes amies. —C'est elle Henriette! Quel cœur d'or. Elle donne à pleines mains aux malheureux...

—Et il sort de la chauce qu'il le les ait si grandes!

Il y a quelques jours, un Parisien faisait à un de ses cousins de province les honneurs de la capitale. Il lui avait fait voir les cinématographes, les distributeurs et les nouveaux bars automatiques. Arrivés devant un avertisseur d'incendie, le provincial demeura bouche bée.

—Tu vois, lui dit le Parisien, quand il y a le feu, on met deux sous dans la boîte et il en sort des pompiers.

Outrage criminel à Chattanooga.

Atlanta, Georgie, 21 août.—Dépêche spéciale de Chattanooga au «Journal» :

Lenora Olden, une jeune fille de quinze ans, a été criminellement outragée la nuit dernière dans une des principales rues de Chattanooga par un nègre du nom de Tom Downs, âgé de vingt-cinq ans.

La jeune fille avait la rue Smith, revenant de l'église, quand Davis l'a traînée sur deux marches conduisant à une cour située derrière un atelier de tailleur.

La brute a serré la gorge de la jeune fille au point que son visage est devenu noir et il a réussi à accomplir son forfait.

Les médecins disent que le rétablissement sera long.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Se 28 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

QUATRIÈME PARTIE.

GOLIATH ET BASTILLE.

VI

LE VERDICT.

[Suite.]

—A nos places? Pas avant d'avoir tout dit, je suppose. Donc, nous rechargions nos fu-

sils et voilà que je m'aperçois que nous avions oublié de prendre des bourres ou du papier qui les ont remplacées... Heureusement j'avise, sur le sol, une feuille qui traîne... Du se la partage... On bourre... sans même regarder ce que c'est.

—Et cette bourre, qu'est-elle devenue?

—Elle est dans nos fusils, toujours... Nous n'avons pas eu l'occasion de tirer une seule fois, pendant l'excursion que nous venons de faire au Grand-Paradis... Nous avons servi de gibier aux forestiers italiens et, au lieu de chasser les chamois d'Humbert, c'est nous qui avons été chassés...

Dans la salle, un vif mouvement de curiosité.

Les commentaires allaient leur train.

Après avoir pris conseil, le président demanda :

Ce fut à Bastille qu'il s'adressa, Goliath ayant été le porteparole jusqu'à cet instant :

—Vous confirmez ce que vient de nous dire votre ami?

L'honnête Bastille, interloqué, se consenta de répondre, sans

prendre garde à la majesté du Tribunal :

—Tu parles!

Mais devant l'éclat de rire général qui accueillit sa réponse, il reprit vivement, sur un coup de coudé de Goliath en pleines côtes :

—Je confirme, monsieur le président, certainement que je confirme!

Le président, lui-même, réprimait une envie de rire.

Cela fit une diversion favorable.

—Où sont vos fusils?

A cette question, Goliath et Bastille se regardèrent...

Et leur émotion fut telle qu'ils en oublièrent de répondre.

Le président fut obligé de répéter sa question.